

ACCUEIL > CULTURE T Réservé aux abonnés

Naïssam Jalal, la flûte en résilience

La flûtiste franco-syrienne présentait mardi soir le répertoire de son dernier disque «Healing Rituals» au Jumeaux Jazz Club de Lausanne. Une musique pour panser les plaies du monde



Naïssam Jalal et son quartet. — © Jérôme Prébois

Juliette De Banes Gardonne

Publié le 01 mars 2024 à 21:08. / Modifié le 03 mars 2024 à 16:42.

L'aura d'une chamane. Une quête du silence pour une musique en eau profonde, hypnotique, méditative. Les disques de Naïssam Jalal et son ensemble Rhythms of Resistance – *Osloob hayati*, *Quest of the invisible*, *Un Autre Monde*, *Almot Wala Almazala* – nourrissaient nos oreilles depuis plusieurs années déjà. Des fresques musicales passionnantes nimbées de luttes sociales et raciales, à travers lesquelles Naïssam Jalal unit son souffle avec ceux des grands de l'histoire du jazz, pour faire entendre le son de la contestation. Mais la flûtiste s'imprègne aussi de toutes les traditions extra-européennes, la musique de l'Inde du Nord en particulier, et a passé quelques mois avec le grand maître du bansuri, Hariprasad Chaurasia. *Healing rituals* (rituels de guérison), son neuvième album sorti en mars 2023, explore ainsi les relations entre le profane et le sacré à travers des rituels imaginaires de guérison.

Lire aussi: [Hariprasad Chaurasia, le grand frisson venu d'Allahabad](#)

Quête identitaire

Trop silencieuse ces dernières années sur les scènes helvétiques, il aura fallu attendre l'ouverture du fringant club des Jumeaux, à Lausanne, pour pouvoir l'entendre. Par téléphone, elle nous raconte avant le concert ses débuts à la flûte. Un apprentissage conventionnel au Conservatoire de Paris qu'elle poursuit jusqu'au certificat de fin d'étude, «mais je n'ai jamais eu la sensation de faire de la musique lorsque je jouais le répertoire classique». Née en France en 1984, Naïssam Jalal porte d'abord ses origines comme un stigmate: ses parents syriens, étaient venus se réfugier dans les années 1970 après le coup d'Etat d'Hafez al-Assad. «J'ai dû faire face au racisme quotidien. Celui qui ne dit pas son nom. Etre désignée comme Arabe, sans savoir ce que c'était».

Au cours de son adolescence, sa quête de musique s'imbrique dans celle de son identité. Le vernissage d'une exposition de son père artiste peintre, lui fournira le cadre de sa rencontre avec l'improvisation. «C'est la première fois que j'ai eu la sensation d'exprimer des choses que je ne pouvais pas dire avec les mots.» Après cette soirée décisive, Naïssam Jalal deviendra musicienne. Là voilà sur les routes avec la fanfare Tarace Boulba, fondée par deux anciens du groupe de folk français Négresses vertes. Viendra ensuite son départ pour le grand Institut de musique de Damas en Syrie. Elle prolongera son voyage en Egypte pour s'initier au ney, cette flûte en roseau, instrument traditionnel de la musique arabe.

Naïssam Jalal "Healing Rituals" - Rituel de la terre (Live @points_communsn)



Résister autrement

«Officiellement, je suis partie étudier la musique arabe, mais c'était surtout une quête identitaire, pour découvrir ce que j'avais envie d'assumer. J'ai appris la langue, vécu entre Paris et Beyrouth.» Ce n'est qu'au moment de la révolution que la musicienne intègre ses origines syriennes à son identité. «C'était un besoin de porter cette voix.» En mars 2011, alors que la révolution éclate à Damas, Naïssam fonde son quintette. «Il me fallait un nom qui claque, qui parle du monde et entre en résonance avec lui. Rhythms of Resistance est né de là».

La violence de la réalité quotidienne, Naïssam a le sentiment de la prendre de plein fouet. Elle lutte pour le droit des sans-papiers, essuie les coups de matraques par les flics devant les centres de rétention administrative. «Je me sens très concernée par ce qui se passe politiquement. Ma révolte, je l'ai mise dans ma musique. Le monde est tellement douloureux, j'ai eu besoin de me créer un refuge.»

Naïssam Jalal - Landscapes of Eternity



Il y a quelques années de cela, diminuée par une maladie, Naïssam fait l'expérience thérapeutique de la musique. «J'ai cherché le lien entre musique et spiritualité, la connexion entre le divin et la nature. J'ai réalisé que je n'avais pas la force de frappe et l'envergure pour continuer à me battre avec autant d'intensité pour tous les drames de notre société qui me font souffrir. Je suis passée de la résistance à la résilience.»

Sur la scène des Jumeaux en version intime, Naïssam Jalal dans sa robe de prêtre impose instantanément de ralentir, de ressentir plutôt que d'analyser. Avec ses partenaires de longue date, le contrebassiste Claude Tchamitchian, le violoncelliste Clément Petit et le batteur percussionniste Zaza Desiderio, on perçoit la connivence, l'exigence rythmique, le plaisir de l'abandon dans l'improvisation. Naïssam tresse les mélodies de son souffle zéphyrien. La contrebasse et le violoncelle à l'unisson produisent un miracle alchimique. Le souffle glisse, frise, Naïssam chante jusqu'à nous tirer les larmes. «Ce rituel de la terre, j'ai de plus en plus envie d'en faire une prière pour le peuple palestinien, dit-elle.» La résistance ne l'a pas quittée, elle s'est intériorisée.

Lire finalement: A Lausanne, un nouveau club de jazz né sous le signe des Jumeaux